

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: Group

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



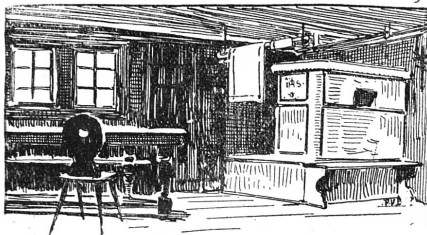
Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



A PROPOS DE L'HIVER

RARMi tant de choses surprenantes dont le monde est rempli, l'une plus que les autres, me donne à réfléchir : pourquoi des hommes doués d'un certain degré d'intelligence, consentent-ils à rester dans un pays où, pendant six mois sur douze, on grelotte en claquant des dents?... Où, six mois durant, quand il ne fait pas la bise, il pleut, quand il ne pleut pas ni ne fait la bise, il neige, quand il ne neige, ni ne pleut ni ne fait la bise, il n'y a qu'un pauvre soleil qui, soit pour l'éclairage, soit pour le chauffage ne vaut pas mieux que la lune, où, sous peine de rhumes, de bronchites et d'engelures, il faut s'emmitoufler pour sortir, mettre des pantoufles en rentrant et boire de la bourrache quand on sent un picotement dans la gorge... Où, si vous voulez vous rebiffer contre un tel asservissement et, par exemple, sortir sans pardessus, vous êtes ligoté par une double pneumonie et, sous peine de mort, obligé d'obéir sans piper le mot à l'implacable volonté de votre médecin?... Encore pardonnerait-on à l'hiver d'être dur et sans pitié s'il n'était pas si laid... Je sais, je sais. Il y a des gens qui le trouvent beau, se pâment d'admiration devant ses moindres manifestations et font du lyrisme devant un glaçon ou un bout de pré couvert de neige. Admettons que c'est assez joli, mais combien peu solide et fugitif : un caprice du vent, une lutte parmi les nuages, et voilà une petite pluie fine qui délaie tout ce blanc, noircit les prés et les arbres et fait des chemins, ces chemins qui coûtent si cher et pour lesquels on paie de si gros impôts, d'innombrables cloaques dans lesquels on ne s'engage qu'à la dernière extrémité. Les prés sont couverts de rûclons, les oiseaux sont enroutés et, dans les jardins, on ne trouve que des poireaux, de pauvres choux confits par le gel et de malheureux chrysanthèmes morts debout et semblant réclamer une sépulture.

Allez-vous en ville pour vous changer les idées, vous trouvez dans les magasins éclairés à l'électricité entre onze heures et midi des gens enrhumés qui sucent des pastilles au ministre. Et que d'ouvrage nous donne l'hiver ! Vous voyez cette armée de bûcherons qui cognent sur de grands arbres, ce peuple de ménagères occupées à bourrer des fourneaux, des calorifères, des cheminées ; vous voyez tous ceux qui déplument des oies pour remplir les édredons, vous voyez les grand'mamans qui tricotent des bas, des moufles et des passe-montagne, vous voyez les gens qui préparent des peaux de lapins pour en faire des manteaux de loutre ! Vous voyez ce que tout cela coûte de peine et d'argent !

Et alors, je vous le demande, que faisons-

nous parmi ces lacs et ces montagnes, tandis qu'il est, sur notre ronde planète, de si jolies contrées, comme le Soudan, par exemple, où l'on peut se passer de mitaines et où il est si rarement besoin de mettre une cruche dans son lit ? Et cela m'amène à penser à Divico qui, n'étant plus de la première jeunesse, sentait le froid, probablement, et voulait se rapprocher des pays du soleil. Quelle bonne idée ! Jules-César, en l'empêchant de la réaliser, s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, à cet homme, que les Helvètes, avec les Tigurins et les Latobriges, aillent se chauffer au bon soleil de la Provence ? Et puis, après tout, à présent que Jules-César est mort, pourquoi ne reprendrions-nous pas un projet aussi raisonnable ? Nous serions bien, là-bas, parmi les mûriers, les figuiers et les micocouliers. Au lieu de la bise, nous aurions le mistral, au lieu des abbayes, nous aurions des courses de taureaux, au lieu de manger des perchettes, nous mangerions des oursins et des poules. Il paraît que c'est très bon. Pensons-y et peut-être un groupe de citoyens lancera-t-il une initiative..

Seulement voilà, il y a le pour et le contre. Nous aurions plus de choses à déménager que Divico et ses Helvètes. Et puis, à présent qu'on a réparé l'église de Bussigny et construit le palais de Mon Repos...

Mais le plus gros empêchement viendrait de ceux de Berne : ils voudraient à tout prix emmener les ours, ce qui compliquerait terriblement le voyage. Après tout, mettons que je n'aie rien dit.

J. L. Duplan.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1930, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



Du tac au tac. — L'autre jour, se présentant chez le syndic d'une commune un inspecteur des écoles qui le pria, après les congratulations habituelles, de l'accompagner à l'école. Le syndic, de mauvaise humeur, murmure entre ses dents :

— Qu'a-t-il à nous ennuyer cet âne-là ?

Quoique ayant fort bien entendu, l'inspecteur ne dit mot. A l'école, il demande à un jeune garçon, au sujet de l'intérêt qu'il y a de bien ponctuer :

— Allez au tableau et écrivez ceci, avec cette ponctuation :

— L'inspecteur des écoles, dit le syndic, est un âne.

L'enfant s'étant acquitté de sa tâche, l'inspecteur dit à un de ses camarades :

— A votre tour, écrivez la même phrase avec la ponctuation suivante :

« L'inspecteur des écoles dit : le syndic est un âne. »

On voit d'ici la tête de l'honorable syndic !

Mauvaises nouvelles. — Une jeune femme écrivain envoyait au chef de rédaction d'un journal périodique trois nouvelles assez inoffensives, d'un style incolore, de sujets connus et pour tout dire sans intérêt. Puis elle se présenta un soir et dit gentiment : — Monsieur, je viens prendre des nouvelles de mes nouvelles.

Et le vieux journaliste qui n'aime pas flatter son monde, rendit à la jeune femme ses trois manuscrits en disant :

— Mauvaises nouvelles, mademoiselle.



IENA AO PÈRE SEGNON

LO père Segnon était lo père Segnon, pu pas mi vo dere. Li et son moultou l'è tant adî einseimbllio. N'ètai pas ve gnâi ao mondo avoué de l'erdzeint dèso lè bré et quand l'avâi fauta de cinq franc, lâi manquâve adî quatre franc noinante-cinq. N'ètai pas père Segnon po rein.

On coup, à onna mise de bou, s'ètai-te pas niézi avoué on camerardo. Ètai-te po on mouno que lo père Segnon avâi atsetâ de li et que la mèsouâ l'avâi èta àoblliaî ? ào bin que lè rondin l'avant atâ ressi avoué on mètre trâo cou ? N'èin sé rein. Sè sant niézi, et pu l'è tot, tant que lo père Segnon fâ dinse :

— A la fin dâi fin, faut-te tè dere lârro ào bin dzanlyâo ?

— Redis lo vâi devant dâi z'ètrandzî ?

— Oï, que vu lo redere. Tè : Faut-te tè dere lârro ào bin dzanlyâo ?

— Eh bin ! t'arâ de mè novalle. Témoin sâi de vo ti !

L'affère n'a pas dourâ atant qu'on blliantset de melanna et cinq menute aprî lo vaitcé vè lo dzûdzo.

Stisse ètai on petit vilhio que l'avâi atant d'écheint que de pâi bllian, et atant de pâi bllian que de malice. Fâ dinse ào camerardo, que l'ètai vègnâi avoué sa roulière :

— Adan, lo père Segnon vo z'a de dinse et dinse.

— Oï, m'a trainâ pe bas que terra et que l'a zu oncora lo front de mè rebriqué : Faut-te tè dere lârro ào bin dzanlyâo ?

— Vo z'a de dinse ?

— Testuet !

— Ma dinse vo z'a pas de lârro, du que vo z'a de : Faut-te lo dere ? L'è 'nutilo, on lâi pâo rein.

— Vouâh !

— L'è dinse.

Et lo camerardo, asse motset qu'on caïon que sè vouâite ào meryâo, enfate sè man deïn sè catsette pè lè feinte de sa roulière et retorne ào cabaret.

Lo père Segnon lâi ètai oncora, que racontâve dâi gandoise à tot lo veindâdzo, à lè fère recafalâ à veintro débotaenâ.

L'autro ne fâ ne ion, ne dou. Einradzî, coumeince à traitâ lo père Sognon de banqueroutier, de brantevinier, de lârro, d'écovire, de râclion, et de ti cliâo mot que lo diâbllio lâi recordâve à mèsouâ deïn sa tita.

Sti coup, lo père Segnon fâ dinse :

— Vo l'âi ti oïu ! Témoin sâi de vo !

Et lè revaitcé devant lo dzudzo, lo père Segnon avoué son moultou, lo camerardo et sa roulière, lè témoin : Djan dâo Pralet, Mulet à Tounon, cli qu'âo Derbounâ, cli qu'â Canon, mimameint François de la Pérounaz et Fridolin que l'arant atant amâ bâire onna bouna botolhie de la vegne ào Président que de portâ lârro tsause devant lo tribunat.

L'è que, vâi mâ, n'ètai pas quemet lo premi

iâdzo. L'homme que l'étai dein la roulière n'avai pas de : *Faut-te tē dere ?* L'avai bo et bin de et l'a età condanà à sailli quauque batse po l'hèpetau que l'ein a adī fauna.

— L'è z'a saillā gras.

Lo père Segnon lāi a de dinse po lo rabonnā : — Vāi-to, quand on dèvese sē faut tsouyī. N'è pas dāo mīmo de dere : « Ié vu quauquon que bèvessāi quartetta ! » āo bin : « Ie vé bâire quartetta avoué mē camerardo ! »

Et l'ātro lāi a repondu :

— N'è pas de vouā que lē seğnon sant du !

* *

Et vaitcē l'histoire āo père Segnon, quemet m'a de vo la'contā Fridolin, que la cougnāi par tieu.

Marc à Louis.

Nouveaux riches. — Madame à sa modiste : Je voudrais des fleurs de rhétorique sur mon chapeau, une de mes amies m'a dit que ça fait très bien.

Entre deux maux. — Pourquoi votre femme ne chante-t-elle pas pour calmer Bébé quand il pleure ? — Elle le faisait ! mais les voisins sont venus dire qu'ils préféraient entendre le gosse pleurer !

LES SAINTS DES DERNIERS JOURS

L'Indépendant de Fribourg annonçait, il y a quelques semaines, le décès, à 89 ans d'un brave vieillard de Villarimboud (district de la Glane), appelé Zotique Renevey. Zotique ? c'est la première fois que je rencontrais ce prénom. Le connaît-on dans d'autres régions de la Suisse romande ? Amis du *Conteur*, dites-le nous.

Le « Larousse » nous apprend que ce nom rare fut porté par un prêtre de Constantinople, au IV^e siècle de notre ère. C'était un contemporain de l'empereur Constantin qui l'avait amené avec lui à Byzance, devenue Constantinople, en 328. Ce compagnon de l'impérial protecteur des Chrétiens, jusqu'alors persécutés, fut canonisé et sa fête fixée au 31 décembre. Mais nos calendriers ne le disent pas. Ils consacrent tous le dernier jour de l'année à saint Sylvestre, contemporain de Zotique, mais un personnage plus haut coté dans la hiérarchie romaine puisque saint Sylvestre fut pape de l'an 314 à 335. Il combattit l'hérésie arienne et est le premier pape que les monuments représentent avec la tiare.

Au soir du 31 décembre, en fêtant joyeusement la saint Sylvestre et l'enterrement d'une année qui n'a sans doute, pour beaucoup, hélas, pas tenu toutes ses promesses, accordons chrétiennement une modeste pensée à l'humble saint Zotique délaissé par la renommée.

M. G.

Pas confiance. — Puisque ta maman ne vient pas, veux-tu me donner de quoi écrire ? Je vais lui laisser un petit mot.

— C'est que... je ne voudrais pas vous laisser toute seule.

— Cela ne fait rien, mon mignon.

— Toute seule... avec des bonbons.

LISBETH

LN 1914, le septième bataillon d'infanterie prit ses cantonnements d'hiver à Berthoud, cité hospitalière entre toutes.

Dans cet Emmental opulent que la neige drapait de ses blanches tentures, la division romande attendait les événements.

Et les gars de Lausanne, de Lavaux et du grand district, groupés sous le drapeau du « vieux sept », purent apprécier les qualités d'une population extrêmement sympathique et accueillante.

L'on a raconté, sur ce temps-là, des histoires fantaisistes. Car nos troupiers avaient acquis, au cours de l'hiver, une réputation de « conquérants » quelque peu surfaite. Encouragés par la paternelle bienveillance d'un chef, — le major Secretan, — les soldats employèrent leurs talents individuels à relever le moral de la collectivité. Orchestre, chorale, fanfare renforcée, club littéraire et dramatique, il y eut au bataillon les distractions les plus saines et les plus recherchées. Une pléiade d'intellectuels et d'artistes, — Herzog, Poulin, Gagnebin, Franzoni, Anex, etc., — inspira, créa et anima cette revue mémorable, pétillante d'humour et admirable de patriotisme, qui fut jouée au casino de Berthoud

avec un succès triomphal. Le meilleur esprit régna parmi nous. A tous les degrés de la hiérarchie militaire, l'on fit preuve de mutuelle compréhension. La discipline n'en souffrit nullement. Elle fut maintenue, intangible et acceptée avec un sentiment profond du devoir.

A la quatrième compagnie, logée dans les spacieux locaux de l'*Hôtel des Bouchers*, la vie intime ne manquait pas d'agréments. Les sections couchaient sur la paille dans de vastes pièces chauffées. Les officiers et les sous-officiers avaient des chambres confortables. A toute heure de la nuit, on passait par les corridors et le plus difficile était, certes, de s'assurer que chacun était rentré à l'heure réglementaire et ne ressortait plus.

Une fois, Kuffer et Duvoisin, ancien légionnaires, déguisés en Marocains, descendirent après dix heures sonnées à la salle à manger où ils exécutèrent à grand renfort de gestes des danses berbères du Ryf. Ils avaient confectionné des burnous avec des couvertures de troupe et des draps de lit, accoutrement bizarre qui égaya beaucoup les spectateurs. Une autre fois, ce fut le sergent Isabel, aux yeux obliques et ténébreux de bonze asiatique, qui répéta ses expériences effarantes de magnétisme et de transmission de pensée. Ce curieux Ormonan, employé de chemin de fer dans la vie civile, était, sous l'uniforme de fantassin, un prestidigitateur et un magicien de premier ordre.

Le sergent May, qui fonctionnait alors par intérim, en qualité d'adjudant porte-drapeau et avait, de ce chef, le droit de se coucher quand bon lui semblait, se trouva certain soir à la table des officiers de la quatrième compagnie. Tous étaient décidés à « tuer le cafard » et ils cherchaient le moyen d'y arriver. Au dehors, la neige tombait, drue. La chaude atmosphère de l'intérieur incitait aux plaisirs, mais on manquait de divertissements inédits.

— Que pourrions-nous bien inventer ? fit le premier-lieutenant Boulon, en dégustant son kirsch avec nonchalance.

— Voyons, May, n'avez-vous rien de nouveau à nous raconter ? demanda le lieutenant Dubled en suivant d'un œil mélancolique la fumée de sa cigarette.

— Pas précisément, répondit l'interpellé, — mystificateur à ses heures, — mais si cela peut vous intéresser, je me fais fort de vous amener dans un moment la plus jolie fille de l'endroit, une excellente pianiste !...

Des sourires se montrèrent sur les figures subitement épanouies de messieurs les officiers.

— Cours la chercher ! s'écrièrent les quatre hommes en même temps.

Notre adjudant s'exécuta avec empressement. En trois bonds, il fut à l'étage supérieur et appela le caporal Luthy. Ce sous-officier avait le visage d'une jeune fille, l'allure d'une élégante et la voix claire d'une miss. Habilement maquillé, il ne ferait pas trop mal dans les jupons de Fräulein Clara. Ce ne serait du reste pas la première fois que pareil travestissement aurait lieu et Luthy savait son rôle. Il accourut et, mis au courant de la situation, il consentit à se prêter à la farce. Aussi, après avoir passé vingt minutes dans la chambre de la sommière, en ressortait-il métamorphosé en une ravissante demoiselle poudrée, fardée, gantée et camouflée, portant bas de soie et petits souliers.

Lorsque, au bras de son cavalier, Lisbeth fit son entrée dans la salle, elle fut accueillie par les démonstrations sentimentales des lieutenants. C'était à qui capterait ses bonnes grâces !

Lisbeth parlait peu, mais en bon français avec un très léger accent bernois. Elle jouait par contre assez bien du piano et se trouvait plus à l'aise sur le tabouret qu'en face de ses inquiétants adorateurs.

Lisbeth ne cessait de sourire. On eût dit que le pli de sa lèvre exprimait une perpétuelle et cinglante ironie. Mais elle avait la mine provocante et les yeux folichons. Elle entendit sans sourcilier les compliments qui lui furent adressés et se laissa passivement faire la cour. Elle se borna à répondre aux questions par un oui ou par un non, évitant ainsi de se compromettre.

Au bout d'un moment, les jugements sur elle étaient faits.

— Jolie fille, mais bête comme ses pieds... chuchotta Monnard à l'oreille de Dupuy.

— Quelle regrettable timidité ! constata Dubled à voix basse tandis que l'ingénieux Boulon se risquait à pincer la jambe fine qui pesait sur la pédale...

— Pas si timide, elle ne réagit même pas ! répliqua l'audacieux, tout déconfit.

Toutefois, à la dernière bouteille, Lisbeth avait pris de l'assurance. Elle buvait sec et fumait sans arrêt. Ses gestes avaient perdu en sobriété et en élégance. Détail curieux, elle persistait à demeurer gantée comme si elle eût craint de laisser voir ses petites mains blanches.

D'une part, l'on devint plus hardi et de l'autre, moins réservée. Lisbeth se mit à articuler des phrases plus ou moins complètes et à enjamber les chaises avec un sans-gêne frisant le dévergondage.

L'on se regarda en faisant la moue. Nulle pudibonderie ne caractérisait cependant les officiers. Mais la jeune fille, sous l'influence de la boisson, se montrait singulièrement effrontée.

— Qu'est-ce pour un numéro, ta pianiste ? demanda le premier lieutenant Boulon à l'adjudant intérimaire. Et les deux militaires, pour des raisons totalement différentes, avaient peine à retenir le fou-rire.

Par hasard, la réponse ne tarda pas et ce fut la pseudo Lisbeth en personne qui la fournit. En voulant se dégager de l'étreinte du petit Monnard, Lisbeth laissa choir sa perruque sur le parquet. Sa tête, aux cheveux coupés à l'ordonnance, apparut tout à coup sous les yeux médusés des spectateurs.

Se voyant démasqué, le caporal s'empressa de détalier.

Réjouis de cette plaisante aventure, les cinq compagnons se firent apporter une nouvelle bouteille que leur servit Clara, la sommière. Et ils trinquèrent à la santé de Lisbeth, la femme d'un soir, inconstante et volage qui, malgré ses atours et ses appas, ne fut jamais qu'un garçon.

Alphonse Mex.

Au salon. — Petit Jean s'agite pas mal sur son siège. Une dame lui adresse de petits signes sympathiques.

— Viens ici, mon mignon, que je te caresse.

— Non, répond l'enfant, faut pas que je bouge. Maman m'a dit de rester assis sur cette chaise, parce qu'il y a un trou dans le rembourrage.

UN VOL HABILE

Le docteur R. se promenait sur Montbenon. Un homme très proprement vêtu l'aborde, et lui prenant la main :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non.

— Je m'appelle Lebègue.

— Votre nom m'est aussi inconnu que votre figure.

— Je suis négociant à Nyon, où j'ai eu l'honneur de vous voir...

— J'ai été à Nyon, mais je ne me rappelle pas vous y avoir vu.

Ici l'inconnu tire sa tabatière.

— Vous offrirai-je une prise ?

— Je ne prise pas.

— Il me semble que vous en preniez autrefois.

— J'y ai renoncé.

Et le docteur, impatienté, quitte brusquement cet homme, puis apercevant des dames de sa connaissance, il va leur conter sa mésaventure.

— J'ai très bien fait, dit-il de refuser le tabac qui m'était offert par une main suspecte. J'ai dit que je ne prenais plus de tabac, mais hier, mon ami Massol m'a trouvé une tabatière d'or de cinquante francs.

— Elle doit être belle, dit une dame, je suis curieuse de la voir.

Le docteur fouille dans toutes ses poches. Quelle est sa surprise ! Au lieu du bijou qu'il cherchait, il ne trouve qu'une feuille de papier, sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Puisque monsieur le docteur ne prend plus de tabac, il n'a pas besoin de tabatière. »